

## INTRODUCTION

*Où l'on voit des chats piétiner des claviers,  
et où l'on parle d'amour et de « singeries réciproques »*

Comment se fait-il que personne jusqu'ici n'ait dénoncé le défaut le plus impardonnable des ordinateurs? Loin de moi l'idée de nier l'utilité de ces engins, mais enfin, quand bien même seraient-ils plats comme deux crêpes et larges comme deux mains, ils présentent toujours l'inconvénient majeur de posséder un clavier. Et qu'on le veuille ou non, un clavier offre beaucoup moins de confort qu'une feuille de papier pour les fesses d'un chat.

Je sais de quoi je parle pour avoir longtemps connu la douce obstination de mes chats à sauter sur le plateau de mon bureau. Certains s'installaient au milieu de la page où j'étais occupé à écrire et s'y endormaient dans une félicité si évidente que je n'osais plus les déloger. D'autres se contentaient d'essuyer leurs pattes humides sur l'encre encore fraîche de mon stylo, rendant ainsi mes phrases illisibles, quand ils ne jouaient pas à pousser leur museau contre ma main pour réclamer une caresse qui faisait dévier mon écriture. Félicités enfuies : l'ordinateur a supprimé ces bonheurs. Me voici veuf de gentilleses.

Lorsque à présent un chat décide de venir voir de près ce que j'écris, il hésite en voyant le clavier, il l'enjambe sans attendre, et à peine a-t-il effleuré les touches que l'écran se trouve barbouillé de `bikjbnck khj^` ou de `bnmpwn`, à moins que le texte ne s'efface subitement parce qu'un contact malheureux du bout des pattes a déclenché quelque chose comme la fonction « mise à la poubelle sans espoir de retour ».

À cela s'ajoute un autre inconvénient, d'ordre esthétique celui-ci – et l'on conviendra que ce point a son importance dès qu'il s'agit de chats. Je veux parler de l'effet produit par l'ordinateur sur les espaces de travail qu'il colonise : lorsque cet instrument célibataire trône sur une table nue, les lieux deviennent jansénistes. Plus rien qui traîne. Plus de bouquets de crayons, plus de feutres en bottes, plus de brouillon égaré sous des amas de gribouillis, donc plus de jurons pour retrouver quelque chose dans ce foutoir. Tout est pur, net, raide, glacial. Une chatte y retrouverait ses petits sans même les chercher. Alors pourquoi s'approcherait-elle ?

Qu'on songe en revanche à ces anciennes tanières d'écrivains qui ressemblaient à des cavernes énigmatiques et merveilleuses : des livres en tas, des papiers en pile, des stylos en pots, des carnets en désordre, un encombrement de journaux et de chemises cartonnées, une surcharge de paperasses, que sais-je encore, un crâne couleur de nicotine pour les plus philosophes, un râtelier à pipes, un presse-papier en forme de vache normande, des pense-bêtes, des grigris peut-être, un colifichet, quelques photos, et, au beau milieu de la table, dans l'auréole tiède d'une lampe basse, un chat qui dort et ronronne.

## *Introduction*

Pareille quiétude donnait à songer. On se figurait des échanges de rêves entre l'auteur et son félin de poche. Le silence lui-même participait à cette magie, et sa profondeur paraissait favoriser le passage d'ondes mystérieuses propices au travail d'écriture.

Fin de ces voluptés. L'ordinateur a chassé le chat.

\*

Je me rappelle avoir discuté de cette évolution fâcheuse avec une chatte noire que j'ai beaucoup aimée. Elle s'appelait Chicote, et nous avons tous deux des échanges fréquents sur le monde comme il va et ne va pas.

Cette demoiselle charmante était très soucieuse de ses aises, et quand elle s'installait sur mon bureau, elle savait très bien me faire comprendre qu'elle préférerait me voir écrire à la main. Même si les mouvements de mes doigts l'agaçaient un tantinet, elle appréciait la douceur du papier sous son ventre. Et puis elle bénéficiait ainsi d'une position doublement stratégique: le matin, elle se faisait chauffer le poil au soleil puisque ma fenêtre donne à l'est, le soir elle profitait de la chaleur de la lampe, et à tout moment elle s'offrait la possibilité de vérifier que je la considérais avec l'attention admirative qu'elle était sûre de mériter.

Cependant, lorsque je m'obstinais à vouloir utiliser l'ordinateur, elle se vengeait en accomplissant des allers-retours répétés pour piétiner le clavier, prenant soin d'écraser le plus possible de touches jusqu'à ce que je la soulève avec délicatesse pour l'installer sur mes genoux. C'est là qu'elle terminait nos séances d'écriture en commun: lovée en rond

sur mes cuisses, bouclée dans le cercle de sa queue, ronronnant et remuant à peine, juste assez toutefois pour que je n'oublie pas de la caresser.

Pendant des années, nous avons ainsi travaillé de concert. Elle aimait l'atmosphère confinée de mon bureau, la chaleur de la lampe proche, le silence de la pièce, la délicatesse du papier sur lequel elle s'étendait, le velours de mon pantalon, et, peut-être, le compagnonnage affectueux qui nous liait.

Je crois que jamais je ne me suis entendu avec un chat comme avec elle. Elle était noire, avec une pastille blanche sur le poitrail, et trois petites taches sur le ventre qui lui dessinaient comme un bikini.

Elle n'est plus là. Les histoires d'amour que nous avons avec les animaux familiers ont souvent une fin qui déchire.

\*

L'amour, cependant, a la vie chevillée au corps. Il ne demande qu'à renaître. La preuve : après la disparition de ma chatte noire préférée, j'avais décidé de ne plus jamais accueillir de chat. Je voulais m'éviter d'avoir un jour à vivre de nouveaux chagrins, et mon arrêt était irrévocable.

Jusqu'à ce matin de printemps où ma femme et moi avons entendu, dehors, des sortes de couinements aigus et répétés. Pas d'hésitation : un cri pareil, aussi fin et aussi plaintif, ne pouvait venir que d'un chaton. Mais il n'était pas encore huit heures, et qu'est-ce qu'un petit chat fichait dehors à cette heure-là ? Pour en avoir le cœur net, ma femme est sortie dans l'impasse sur laquelle donne l'entrée de notre maison. Au bout d'un

## *Introduction*

moment, comme je ne la voyais pas revenir, je suis allé aux nouvelles.

Assise sur un muret, elle était occupée à caresser un petit animal tendre et maladroit qui se frottait contre elle, dressant une courte queue encore en triangle et poussant de temps en temps de menus miaulements de bien-être. Je me suis approché, par curiosité. Par tendresse aussi, sans doute. Ce bout de chou paraissait misérable comme s'il avait passé deux nuits à errer dans des caves. À mon tour, je me suis assis sur le muret pour câliner le malheureux.

Trop tard : il avait déjà filé. En deux temps trois mouvements, sans montrer la moindre hésitation, il avait escaladé tant bien que mal les marches du seuil de notre maison, bien plus hautes que lui, franchi la porte d'entrée que j'avais laissée ouverte, et attaqué sans barguigner la montée des escaliers intérieurs qui mènent aux chambres. Tout jeunot qu'il était, et tout patauds qu'aient été ses gestes encore mal assurés, il avait fait fissa.

Je l'ai suivi et c'est alors que j'ai compris : assis tout en haut des marches, la tête légèrement penchée, il nous attendait avec l'air parfaitement assuré de celui qui accueille un visiteur en lui disant « bienvenue chez moi ».

\*

Et voilà : depuis plus de deux ans il est à la maison, et je dois admettre qu'il a toujours autant de gentillesse à nous recevoir sous son toit.

Mais comme ce jeune homme est d'un naturel assez électrique, il est encore trop turbulent pour se plaire

à des gourmandises aussi placides que le repos dans mon bureau. Quand il y déboule, il est en général de retour du jardin et l'excitation due au spectacle des mésanges ou des herbes troussées par le vent est encore trop fraîche pour qu'il ait envie de se coucher sur mes genoux. Il se contente de parcourir le clavier de l'ordinateur avec une certaine délicatesse, en choisissant de préférence les parenthèses, les § et les ! ou les ç. Pourquoi lui en voudrais-je ? Il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat.

Je regrette seulement qu'il ne sache pas presser la patte sur d'autres signes : de quoi écrire un jour un mot compréhensible ? Pourquoi pas ?

\*

Après tout, d'autres sont capables des plus brillants exploits. La preuve chez Nancy Huston, dans *Cantique des plaines* : « Quand j'avais six ans, me hissant à tes côtés sur le banc du piano, tu m'as raconté l'histoire du chat de Scarlatti. Un jour, [...] le chat de Scarlatti a traversé délicatement le clavier du clavecin, posant ses pattes de façon à la fois précise et aléatoire, tous les cinq demi-tons environ, et le musicien a composé une fugue avec la mélodie ainsi produite. Voilà, conclus-tu : ça c'est l'amour. »

\*

J'aurais aimé avoir d'aussi beaux épisodes à rapporter, mais aucun des chats que j'ai connus ne s'est révélé écrivain ni musicien. Aucun non plus, Dieu merci, ne s'est montré capable de reproduire les niaiseries de ces chatons qui pullulent paraît-il sur internet. Les miens

## Introduction

n'ont eu à m'offrir que des histoires modestes, presque banales. Mais «banal» est-il le mot juste lorsque l'on parle d'amour? Parce que c'est bien d'amour dont il s'agit dans les aventures sentimentales vécues avec les chats.

De ces aventures-là, j'en ai connu mon content. Il faut dire que nous nous fréquentons, les chats et moi, depuis ma plus lointaine enfance, et cela fait désormais un bail si considérable que je crois bien avoir mérité, à la longue, un brevet d'observateur émérite. Peut-être même un diplôme d'amoureux, avec palmes et autres brimborions officiels. Ce serait bien le moins, depuis tant d'années que j'ai l'habitude de vivre chez mes chats.

J'ajoute que j'habite aussi chez mes livres.

Aux uns et aux autres, j'ai toujours demandé de m'accorder une petite place pour m'installer.

Je n'ai pas à me plaindre: le plus souvent, ils m'ont accepté.

\*

Cette vieille complicité a brodé mon existence d'innombrables éclats de bonheurs, parfois hélas de chagrins. Rapporter ici quelques-unes de ces anecdotes, c'est caresser des souvenirs en laissant courir les doigts dans leur fourrure jusqu'à les entendre ronronner.

Mais comment les évoquer sans enquiquiner les lecteurs avec d'interminables exposés raisonnables?

J'emprunte la bonne formule à Nicolas Bouvier, qui confie ceci, dans *Chronique japonaise*: «J'ai commencé à prendre des notes, Zuihitsu (des pensées sans suite, au gré du pinceau) comme le font si volontiers les Japonais

qui n'ont jamais cru aux enchaînements rigoureux ni aux démonstrations c.q.f.d.»

Voilà qui me paraît convenable. Pas de vaste théorie, pas de démonstrations générales, une chronologie bafouée, des noms qui vont et viennent, quelques redites légères peut-être, une poignée de récits, des bouts de mémoire, un patchwork de sensations et de sentiments, des notes qui suivent leur fantaisie : en somme, une logique « à sauts et à gambades » laissant imaginer que Montaigne aurait pu rédiger *Zuihitsu* s'il avait projeté d'écrire à propos de chats.

\*

Il en a parlé, rapidement il est vrai, mais la citation est célèbre : « Quand je joue avec mon chat [en fait, une chatte], qui sait s'il ne s'amuse pas plus de moi que je le fais de lui ? Nous nous entretenons de singeries réciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. » Cette belle joueuse s'appelait Mme Vanity, et à lire ce mot de « singeries réciproques », on constate que Montaigne a tout compris des relations amoureuses avec les chats.

Ce que l'on sait moins, c'est que ce brave homme a été l'un des premiers écrivains connus (avec du Bellay, inconsolable d'avoir perdu son animal familier) à conférer au chat le statut d'un sujet digne d'écriture. Et ce qu'on sait encore moins, c'est la raison pour laquelle ses manuscrits comportaient de grands espaces vides qui ont longtemps intrigué ses exégètes. La raison était pourtant simple : l'écriture avait contourné la forme du corps de la chatte qui dormait sur le parchemin.



## *Introduction*

On voit par là que Montaigne avait échappé à la malédiction du clavier d'ordinateur. Et qu'il savait que l'amour des chats est une bénédiction. Il ne reste plus qu'à suivre ses traces.





## I

### DES CHATTES

*Où l'on trouvera des empreintes de crocs dans une fesse,  
mais aussi une escorte spéciale pour grand-père  
et une triste boîte à chaussures*

Lorsque j'étais enfant, j'ai longtemps partagé les espaces pourtant exigus de notre appartement avec une dynastie de chattes qu'on baptisait à la suite les unes des autres du même nom de Mirette. Cette dénomination circulaire était certes pratique, mais j'avoue qu'elle a eu l'inconvénient d'érousser mes souvenirs liés à telle ou telle chatte. Aurait-on dû accompagner ce nom de Mirette par un numéro afin de différencier les détentrices du patronyme commun ? Dieu merci, personne n'y avait songé : seuls les rois accordent de l'importance à de tels colifichets arithmétiques, et nos chattes ne méritaient pas de si médiocres préoccupations.

Dénuées de toute ascendance digne d'un pedigree, elles portaient néanmoins avec élégance la livrée tigrée des « européens » de gouttière, et se succédaient donc, mère, fille, petite-fille, pour endosser le même nom et l'assumer avec toute la dignité requise.

Je me souviens en particulier d'une Mirette qui me mordit sans pitié. J'aurais dû savoir, pourtant, qu'on ne tripote pas les chatons nouveau-nés sous les yeux de leur mère. Elle a attendu que je tourne les talons pour bondir toutes griffes et toutes dents dehors, et je me rappelle très bien avoir traversé en courant toute la cuisine avec une chatte accrochée par les crocs à ma fesse droite.

Je ne lui en ai jamais voulu. C'est moi qui l'avais dérangée, j'étais dans mon tort et elle avait donc des droits sur le gras de mon fessier.

\*

Les deux plus fameuses de toutes ces Mirette ont appartenu à mes grands-parents maternels, qui n'habitaient pas très loin de chez nous et qui, eux non plus, ne se mettaient pas en frais de baptêmes individualisés.

La première était une légende. Je l'ai peu connue parce que j'étais encore tout mioche, mais je savais la réputation qui lui était venue d'une habitude touchante : comme mon menuisier de grand-père travaillait dans une petite entreprise pas très éloignée de son domicile, la chatte allait chaque soir attendre son retour au coin de la rue. Il la retrouvait là, assise sur le trottoir, patiente et confiante. Il la caressait, il lui parlait, et ils rentraient tous deux sans se presser, tranquilles et fiers l'un de l'autre comme un père et son rejeton à la sortie de l'école. Le quartier entier connaissait l'histoire, et je crois bien que cette Mirette était plus célèbre que mon grand-père.

Je crois aussi que ma grand-mère était jalouse de cet attachement. Elle n'avait pas encore compris qu'il

## *Des chattes*

existe avec les chats des amours exclusives et des fidélités inoxydables.

\*

L'autre Mirette d'importance, j'ai eu le temps de bien la connaître, puisqu'elle a exercé son règne chez ma grand-mère bien après la mort de mon grand-père.

Exercé son règne? Je maintiens l'expression, tant cette chatte imposait son empire sur tout le territoire qu'elle s'était octroyé. Sans doute avait-elle assis son autorité au cours de longues batailles nocturnes, mais le fait est qu'elle n'avait même plus besoin d'exhiber sa force pour dominer son monde.

Mes grands-parents occupant un rez-de-chaussée, elle s'installait sur le rebord d'une fenêtre et attendait. Bien ramassée sur elle-même, se permettant parfois de ramener ses pattes avant en manchon sous son jabot dans une attitude ostentatoire de sérénité, il lui suffisait de mettre ses oreilles en arrière et de gronder pour que les chiens du voisinage s'écartent. Elle les terrorisait. Ils savaient les dangers qu'ils encouraient à ignorer une telle menace et faisaient un détour très respectueux pour éviter les colères de la reine du quartier. Je n'invente rien : j'ai souvent été le témoin de ces intimidations.

Quelquefois, elle transportait ses pénates sur le trottoir d'en face, au pied du temple protestant, afin de profiter du soleil dont les grosses pierres du monument entretenaient longtemps la chaleur. La situation ne lui était pourtant guère favorable : si jamais une rencontre avait tourné au vinaigre, elle aurait dû traverser la rue en courant jusqu'à une fenêtre du rez-de-chaussée laissée

ouverte. Cette absence d'arrières assurés ne l'inquiétait pas. Elle prenait ses aises: elle étendait ses possessions territoriales en toute certitude et en toute tranquillité.

Malheur à qui aurait osé lui contester cet espace. Si jamais un grand benêt de clébard ignorant des coutumes locales continuait sa route sans se douter des conséquences, un feulement bref suivi de deux coups de griffe sur le museau suffisait à lui faire comprendre l'ordre des préséances. Ensuite, une fois accompli ce petit ménage sur son domaine, Mirette reprenait son bain de soleil. J'ai vu des chiens éviter de passer devant elle et j'en ai vu changer de trottoir, ou même rebrousser chemin.

\*

Je suis toutefois obligé de reconnaître que cette impératrice était plus autoritaire qu'affectueuse. Avec ma grand-mère, oui, elle se laissait aller à des cajoleries. Mais avec les autres, même avec moi, elle gardait ses distances, et si elle m'accordait parfois le droit de la caresser, je savais qu'il valait mieux ne pas insister. Elle me faisait très bien comprendre que nous n'avions pas gardé les chatons ensemble.

Une aristocrate du trottoir, en quelque sorte.

\*

L'histoire, comme souvent avec les chats, n'a pas connu une conclusion folichonne. Mirette vieillissait, elle n'était plus la conquérante qui avait terrorisé les chiens du quartier. Elle devenait casanière et caressante. La tendresse lui était venue sur le tard. Ma grand-mère la prenait sur ses genoux et elles restaient là, toutes deux,

à échanger des silences pendant de longues heures. Elles s'étaient partagé le travail : la première se chargeait du gîte et du couvert, l'autre de l'affection et des consolations. Elles se mitonnaient des bonheurs réciproques à petit feu.

— Si elle n'était pas là, disait ma grand-mère, je serais toute seule.

J'avais dans les quatorze ans quand un jour ma grand-mère est arrivée chez nous à l'improviste, assez tôt le matin. Ce n'était pas dans ses habitudes. Elle s'est assise à la table de la cuisine, a demandé un café. L'a bu sans parler. M'a regardé. A fini sa tasse. M'a regardé à nouveau.

Nous étions en septembre et il faisait un temps de rentrée des classes. Les lampes jaunes des fenêtres, de l'autre côté de la rue, perdaient leurs contours dans l'air humide.

— J'aimerais que tu ailles chez moi, mon petit. Je crois qu'il est arrivé quelque chose à Mirette. Je n'ai pas osé la toucher.

Les phrases sortaient difficilement, par petits morceaux.

— Je crois que c'est elle. Je n'en suis pas sûre.

L'odeur du café avait envahi toute la cuisine, et c'était une odeur tiède et rassurante. Ma grand-mère ne me regardait pas en parlant.

— Elle a voulu sortir, hier soir. D'habitude, elle revient pendant la nuit, je laisse la porte sur la rue entrebâillée, elle attend sur le paillason.

Un petit crachin s'était installé sur la ville. Il mouillait les vitres. Ma grand-mère a repris un peu de café. Il avait été préparé léger, comme elle aimait.

— Quand je ne l'ai pas trouvée sur le paillason, je suis sortie. J'ai vu un chat dans le caniveau. C'est peut-être elle. Elle ne bouge pas.

J'ai lacé mes chaussures, mis une écharpe autour de mon cou. J'ouvrais la porte quand ma grand-mère m'a rappelé.

— Prends mes clés. Si c'est bien Mirette, tu trouveras une boîte à chaussures vide dans le placard. Je n'aimerais pas qu'on la laisse là, toute seule, dans la rue.

Je suis parti en courant. Ma grand-mère n'habitait pas très loin, et tout le long du chemin je me disais qu'en faisant vite, peut-être.

Illusion.

J'ai trouvé Mirette couchée sur le côté. Le dos contre la bordure du trottoir. Les pattes raides. Les yeux ouverts. Ses babines étaient retroussées. On voyait ses dents.

Je l'ai touchée. Elle était dure, et froide.

Je suis allé chercher la boîte à chaussures. J'y ai placé des journaux froissés. Je ne voulais pas que le contact avec le carton nu soit trop rude.

J'ai installé Mirette. Elle n'était pas lourde. J'ai fait semblant de croire qu'elle dormait. J'ai fermé la boîte.

Ensuite, j'ai ficelé. Beaucoup de ficelle, beaucoup de tours, beaucoup de nœuds. Et puis j'ai placé ce paquet dans la poubelle de l'immeuble. Bien à plat. Je mesurais mes gestes.

Les éboueurs étaient au bout de la rue. J'ai attendu qu'ils passent. Ils ont tout emporté, sans regarder. Au passage, ils m'ont dit : « Alors gamin, c'est la rentrée des classes, fini les vacances, fini la belle vie. »

Nous n'avons jamais eu d'autres Mirette.